

LITURGIE ET COMBAT SPIRITUEL

« **T**EMPS de joie et d'allégresse spirituelle que celui où nous sommes! Car voici venus, objets de notre désir et de notre amour, les jours des noces spirituelles! » Ne sursautez pas, ce n'est pas pour célébrer notre Congrès que j'emploie ces phrases lyriques : ces paroles sont de saint Jean Chrysostome et s'adressaient aux catéchumènes qu'il s'apprêtait à baptiser dans l'Église de Constantinople. Je les cite pour le développement qui suit : « On peut en effet sans se tromper appeler noces ce qui s'accomplit aujourd'hui, et non seulement noces, *mais enrôlement admirable et insolite*. Que nul n'aille croire que les termes soient contradictoires : qu'on écoute plutôt le bienheureux Paul, docteur de l'univers; il a eu recours aux deux images, disant ici « je vous ai fiancés à un époux unique; comme une vierge pure je vous ai présentés au Christ », et ailleurs, comme s'il armait des soldats au moment où ils vont partir en guerre, disant aussi : « revêtez l'armure de Dieu afin de pouvoir résister aux manœuvres du diable¹ ». D'emblée nous voici introduits dans notre sujet. C'est par notre baptême que nous avons pénétré dans la liturgie de l'Église, c'est par lui que nous avons acquis le droit d'être des participants de plein exercice dans cette liturgie; c'est par lui aussi que nous avons été initiés au combat spirituel. Si l'initiation à la liturgie a été à ce point conjointe, dans notre baptême, à l'initiation au combat spirituel, nous soupçonnons que ces deux réalités chrétiennes s'approfondiront ou s'obscurciront ensemble pour nous, et que si l'une semble s'obnubiler quand l'autre paraît s'éclairer, c'est ou bien que la recher-

1. JEAN CHRYSOSTOME, *Huit catéchèses baptismales*, trad. A. Wenger, « Sources chrétiennes », Cerf, 1958, p. 108.

che n'est pas achevée, ou bien qu'elle s'est fourvoyée. Ici comme en beaucoup d'autres domaines de la vie spirituelle, il n'y a de renouvellements qui aillent à fond que des renouvellements simultanés.

Mais avant d'examiner comment un renouvellement du sens liturgique est corrélatif d'un renouvellement du sens du combat spirituel, il convient sans doute de nous remettre en mémoire d'une façon plus précise en quoi consiste ce dernier.

Pourquoi un combat spirituel.

« C'est pour que nous restions libres que le Christ nous a libérés » s'écrie saint Paul dans l'Épître aux Galates (Ga., 5, 1). Le chrétien est un homme libéré, et qui le sait : essentiellement libéré du péché (cf. Jn, 8, 34-36), mais aussi de toutes les aliénations qui en dérivent, et de Satan qui les exploite pour tenir l'homme captif. Les exorcismes du baptême nous rappellent de façon saisissante et presque obsédante, que l'on ne devient pas chrétien par une simple démarche d'affiliation à la société spirituelle qu'est l'Église, mais en étant violemment et triomphalement arraché à cet esclavage par le Christ qui, dans sa Pâque, nous a acquis la liberté. Rendus dès lors à notre dignité d'images de Dieu, introduits dans notre condition d'enfants de Dieu, nous pouvons à bon droit exulter de joie et rendre grâces : notre vie spirituelle, c'est notre vie d'hommes libres, dans la connaissance de la vérité évangélique qui délivre et dans l'accomplissement d'un amour qui est l'unique raison d'être d'une telle liberté. Splendeur de l'existence chrétienne!

Mais la tentation y est grande de nous croire arrivés, et de rêver posséder une liberté qu'il ne serait plus même en notre pouvoir de perdre à nouveau : la tentation d'interpréter dans le sens d'une sécurité définitive et trop humaine cette affirmation de saint Paul que rien ne pourra « nous séparer de l'amour de Dieu manifesté dans le Christ Jésus Notre Seigneur » (Rm., 8, 39). Rien ne pourra nous en séparer sauf si nous nous laissons, de nous-mêmes, reprendre par l'asservissement du péché; car hélas, nous sommes

toujours capables de perdre l'ineffable don de Dieu. Malgré notre désir nostalgique d'être dispensés de lutter et de risquer, nous ne sommes pas libérés pour n'avoir plus qu'à jouir de la gloire : nous sommes libérés pour prendre un départ, ou, selon la définition de l'existence chrétienne que donne l'Épître aux Hébreux, pour « courir avec constance l'épreuve qui nous est proposée, fixant nos yeux sur le chef de notre foi, qui la mène à la perfection, Jésus » (He., 12, 1-2). Cette course peut commencer fort bien, mais tourner fort mal, comme saint Paul anxieux, le rappelle aux Galates (Ga., 5, 7), et comme il l'avait rappelé aux chrétiens de Corinthe en les invitant à courir de manière à remporter le prix (1 Cor., 9, 24), c'est-à-dire à atteindre l'héritage du Christ.

Oui, « c'est pour que nous restions libres que le Christ nous a libérés » : mais on ne reste pas libre sans en prendre les moyens; sans une vigilance perpétuelle qui démasque les asservissements qui nous guettent en chaque situation et en toute entreprise; sans la mortification de ce que saint Paul appelle nos « membres terrestres » (Col., 3, 5), entendons les penchants et les passions qui nous entravent ou nous entraînent loin du Royaume, et dont à tout moment nous pouvons redevenir victimes et complices. C'est pourquoi le combat spirituel est installé de façon permanente au cœur de l'existence chrétienne. Il s'agit de défendre coûte que coûte la liberté magnifique reçue du Christ, il s'agit d'achever coûte que coûte notre course et notre tâche dans la foulée du Christ.

Les chrétiens qui ont compris les exigences de l'Évangile ont donc nécessairement découvert le combat spirituel, découvert que, pour professer leur foi, ils doivent lutter partout, et avec quelle vigilance, contre les tentations ambiantes : d'athéisme et de matérialisme, d'égoïsme et de violence, de conformisme et de mensonge...

La liturgie mise en accusation.

... Qu'ils doivent lutter partout, sauf justement, pensent quelques-uns, dans l'assemblée liturgique. Écoutons leurs griefs. Regardez-vous, nous disent-ils : installés sur vos

chaises, spectateurs d'une célébration elle-même installée dans la tranquillité de ses rites, la rencontre du Seigneur dans la liturgie ne semble-t-elle pas se faire à trop petits pas et à trop peu de frais? Loin des morsures, mais qui sont aussi des stimulations de la vie réelle, la foi peut ronronner à son aise dans des textes qui se gaspillent en pure perte sous la nef, et dans des sermons qui bavardent sur tout et n'embrayent sur rien, tandis que la charité peut être présupposée partout et n'exister nulle part sans que nul n'en ait cure. D'ailleurs, n'est-ce pas une tentation congénitale à la liturgie? Ne voit-on pas saint Paul s'en alarmer le premier, découvrant que l'Église des Corinthiens n'avait visiblement pas considéré l'Eucharistie comme le moment privilégié de sa course de fond sur les pistes du renoncement évangélique et de la charité (cf. I Cor., II). « L'un avait faim tandis que l'autre était ivre », ce qui ne les empêchait sans doute pas de chanter des psaumes de communion et des hymnes à la charité fraternelle. Et n'est-ce pas trop facile de chanter « Terre entière, chante ta joie au Seigneur », alors qu'on sait fort bien quelle rude besogne apostolique il faudra, et combien de larmes et combien de sang, pour que la terre entière parvienne à cette joie? La liturgie, poursuivent nos objectants, nous blesse dans notre angoisse du drame spirituel réel où nous sommes engagés en ayant l'air de la méconnaître; ou, ce qui n'est pas mieux, elle berce cette angoisse et risque, à la longue, de l'affadir et de la dissoudre. La liturgie fête les saints, mais ce n'est pas elle qui les fait; elle célèbre leurs combats héroïques, mais elle-même n'exige ni héroïsme ni combat. Elle nous rassure à bon compte au lieu de nous armer, elle nous distrait au lieu de nous entraîner pour la lutte...

La réponse.

A de telles affirmations, beaucoup de chrétiens vivant de leur foi et vivant leur combat spirituel seraient en mesure d'apporter la contradiction et la réfutation nécessaires. Ce sont tous ceux — vous tous, n'est-il pas vrai? — qui ont vraiment saisi qu'à travers les mystères liturgiques, c'est la vie du Christ qui passe en eux. Peut-être ont-ils

commencé à prier, à lutter, à témoigner sans guère se préoccuper de la liturgie de l'Église (le cas ne serait pas inouï), mais au fur et à mesure qu'ils vivaient de l'Évangile, des besoins nouveaux sont nés et, comme mus par un instinct très sûr, ils ont fini par redécouvrir vitalemment la place de la liturgie comme source nourricière de leur action et de leur combat. Mais sont-ils allés assez loin? Que diraient-ils pour la plupart? Liturgie et combat spirituel? oui, il y a un rapport, et qui est fort simple. C'est un peu le rapport qui existe, pour une armée, entre l'arrière avec ses réserves, ses hôpitaux et ses foyers, et les premières lignes où a lieu proprement la bataille. On vient demander à la liturgie, ou le plus souvent à ce qu'on appelle la « réception des sacrements », les forces spirituelles dont notre combat de chrétien exige la mobilisation et nous fait faire la dépense. Dans la liturgie n'est-ce pas Dieu qui agit et qui se donne : laissons-le faire! Le Christ a peiné et souffert pour nous, il l'a fait sans nous, il rend ce mystère présent devant nous, on nous le montre : « *Ecce Agnus Dei.* » Nous n'avons qu'à écouter, approuver, ouvrir la bouche, et le Pain de vie nous est livré. On parlera de se battre plus tard, après l'*Ite missa est*. Pour l'heure, on touche les munitions.

Naturellement tout n'est pas faux dans cette conception. Selon des nuances diverses, c'est probablement celle de beaucoup d'entre nous. Mais comme elle est simpliste, et comme il va nous falloir l'approfondir pour rendre compte des liens véritables qui unissent liturgie et combat spirituel! Je vous proposerai cet approfondissement selon deux directions :

1. Dans la liturgie, dites-vous, c'est Dieu qui agit et qui se donne. Oui, mais à ceux-là seuls qui ont envie de se battre et qui le prouvent! et à quel prix, préciserons-nous, sinon au prix d'un combat qui est l'aspect primordial et permanent de notre combat spirituel.

2. La liturgie sacramentelle, dites-vous, donne les forces de mener à bien notre combat spirituel dans les situations et les engagements de la vie quotidienne. Oui, mais connaissons-nous suffisamment quelles sont ces forces qu'infuse en nous la liturgie et savons-nous assez de quelle façon irremplaçable elles nous soutiennent?

I. — LE COMBAT SPIRITUEL EST AU COEUR DE LA LITURGIE

On peut dire de toute assemblée liturgique qu'elle manifeste l'Action du Dieu vivant qui nous convoque et nous rassemble, afin de nous rencontrer et, par cette rencontre, de nous unir à lui. Dans l'Ancienne Alliance, Dieu convoquait son peuple et le rencontrait soit dans le désert de l'Exode, soit dans le Temple de Jérusalem; dans la Nouvelle Alliance, le lieu spirituel où Dieu nous convoque et nous rencontre, c'est exclusivement la Pâque de son Fils, cet Exode définitif, ce Temple désormais unique. Où que nous soyons rassemblés et autour de quelque sacrement ou célébration que ce soit, c'est toujours dans la Pâque du Christ : c'est elle le sanctuaire, l'autel, la montagne véritable où nous rencontrons Dieu et où Dieu achève de se réconcilier le monde (cf. 2 Cor., 5, 19).

Le premier temps de tout combat spirituel.

A chaque fois que l'Église s'assemble, retentit donc cette convocation divine : que ce soit la messe dominicale pour le peuple chrétien tout entier ou l'office divin pour les moines, Dieu nous lance sa convocation à Son Heure et nous demande donc, pour y répondre, de nous arracher à nos heures à nous, de nous arracher à nos affaires, à nos travaux, voire à nos plaisirs. Cette rupture pour entrer dans l'Affaire de Dieu, dans l'Œuvre et dans la Fête de Dieu, nous savons bien que c'est déjà un combat spirituel. C'est le premier temps de tout combat spirituel. Aucune habitude prise ne peut nous dispenser de le mener sans cesse, car on peut décider généreusement de faire sa place à l'Heure du Seigneur dans notre emploi du temps, il n'empêche que si nous voulons y répondre par une présence de tout notre être, elle nous surprendra et nous dérangera souvent. Il nous en coûtera toujours, surtout à notre époque, de consacrer au Seigneur un temps, et le meilleur si possible, qui nous semblera mieux employé dans quelque autre occupation; et autant que les laïcs, les prêtres le savent bien, chaque fois qu'ils doivent ouvrir leur bréviaire! Nous

aurons beau être de ceux qui s'exclameraient volontiers comme l'homme de l'Évangile : « Heureux celui qui prendra son repas dans le Royaume de Dieu » (Lc, 14. 15), nous serons toujours justiciables de la parabole des invités au festin, par laquelle Jésus répond à cet homme, et chaque année l'Église tient à nous faire réentendre le grave avertissement qu'elle contient². Le combat spirituel du chrétien commence dès le premier instant où les cloches l'appellent à l'assemblée dominicale; il lui faut quitter son occupation terrestre, non pas certes pour la fuir, mais afin d'en présenter l'offrande au Seigneur, et c'est un acte qui ne va pas de soi; il lui faut avouer sa pauvreté en se joignant à toute l'Église afin de quémander le pain quotidien de la grâce; il lui faut déjà se détacher de sa manière trop individualiste de vivre ses propres soucis, pour venir les mêler humblement à la prière commune et les perdre un moment dans l'Eucharistie commune.

Les exigences de la rencontre de Dieu.

Que nous soyons la foule qui se presse à la messe paroissiale, ou le chœur conventuel qui célèbre les heures de l'office, ou le prêtre qui ouvre son bréviaire, ou, les uns et les autres, le pécheur qui vient s'agenouiller au confessionnal, c'est une rencontre de Dieu que la liturgie nous fait vivre. Or on ne s'approche pas de Dieu comme on s'approche d'une vitrine de magasin ou d'un écran de télévision! Celui qui le cherche ainsi ne le trouvera pas. Bien sûr nous ne le rencontrons plus, comme Moïse, dans l'effroi du Sinaï : nous nous sommes approchés, nous autres, d'un Dieu dévoilé et tout proche, « de Jésus médiateur d'une alliance nouvelle et d'un sang purificateur plus éloquent que celui d'Abel » (Heb., 12, 21-24). Mais l'Épître aux Hébreux n'en conclut nullement que nous pouvons le rencontrer dans la négligence de l'âme et l'engourdissement du cœur; bien au contraire! si les hommes du Sinaï ont dû apprendre à se tenir devant le Dieu voilé dans une préparation soigneuse de l'âme et du corps (Ex., 19, 10-11), à

2. Évangile du deuxième dimanche après la Pentecôte.

combien plus forte raison devons-nous nous approcher du Dieu Amour dans une ardente attention intérieure et corporelle (Heb., 12, 25). Pour se mettre en état de recevoir l'Amour qui se donne, il faut mobiliser tout son être, et c'est un combat auquel aucun rite ne peut suppléer et sans lequel il n'y a pas de culte « en esprit et en vérité ».

Chaque jour les personnes consacrées à Dieu inaugurent l'office, à Matines, par un « invitatoire », le Psaume 94, qui leur rappelle ces exigences. Toute participation à une action liturgique suppose, au fond, un tel invitatoire préalable, un tel ressaisissement de notre âme afin que, dépassant l'assistance passive, le ritualisme formaliste, le vague-à-l'âme religieux, nous entrions avec une réelle présence intérieure dans le sens authentique de ce que nous célébrons avec nos frères.

Or c'est un vrai combat. C'est d'abord *le combat de la foi*. Vous le connaissez bien. Vous l'avez pratiqué chaque fois que vous vous êtes absorbés dans l'écoute de la Parole de Dieu qui vous était livrée; chaque fois qu'au lieu d'éluider cette Parole, ce qui est si facile, vous cherchiez loyalement à découvrir ce qu'elle voulait de vous ce jour-là, et qui sait quel arrachement ou quel engagement elle allait vous intimer encore? Vous l'avez pratiqué lorsque vous prêtiez aux mystères liturgiques une attention soutenue, si féconde d'ailleurs que vous avez été étonnés — n'est-il pas vrai? — des richesses contenues dans la moindre célébration. Ce combat de la foi, c'est celui auquel nous invite le *Sursum corda*, nous rappelant à la conscience de ce que Dieu a fait et continue de faire pour nous; c'est encore, d'un bout à l'autre, l'acquiescement indispensable de notre *Amen* sans lequel une liturgie est comme une musique jouée devant des sourds et mérite les reproches que Dieu fit à son peuple par Isaïe : « Pourquoi, en arrivant, n'ai-je trouvé personne? pourquoi à mon appel nul n'a-t-il répondu? » (Is., 50, 2). C'est Dieu qui vient et qui parle et qui se donne, mais à ceux-là seulement qui luttent contre l'oubli, le sommeil et la distraction, au prix, parfois onéreux, d'une conversion à parfaire, d'une fatigue à surmonter, d'un corps et d'un cœur à tenir en état de vigilance.

C'est aussi *le combat de l'espérance*, c'est-à-dire de la prière, car celle-ci n'est, devant Dieu, que l'aveu confiant

de notre espérance. Hélas, comme nous savons peu ce que c'est que prier! Dans la liturgie, cela signifie pour nous : *dire* des prières, ou les entendre dire par un autre dans un silence poli qui est celui de l'incompréhension respectueuse. Combien de célébrants, quand ils ramassent en principe dans la collecte de la messe la prière de tous, n'ont l'impression d'offrir à Dieu qu'une gerbe artificielle, qu'un vase parfaitement vide de toute participation réelle! Ou hélas, ils sont parfois les premiers à expédier des oraisons d'une façon telle qu'aucun fidèle sainement constitué ne peut s'y unir le moins du monde. « Frappez et l'on vous ouvrira » : nous savons que nous prions vraiment à ce mal que nous nous donnons pour frapper, à cette énergie spirituelle que requiert la prise en charge devant Dieu d'une intention réelle. Pour prier, il faut vouloir prier, et vouloir quelque chose, au-delà de nous-mêmes, en vue de Dieu et du Royaume, le vouloir à fond, en y engageant quelque chose de notre propre substance, qu'est-ce encore sinon l'une des formes les plus élémentaires du combat spirituel? Peut-être en avez-vous eu le soupçon s'il vous a été donné de prendre à cœur les grandes prières du vendredi saint; ou encore, à l'occasion de rassemblements exceptionnels ou de pèlerinages ou de Rogations, de participer à des supplications ou à des litanies inspirées du même esprit catholique. A ces instants-là l'assemblée tout entière, mobilisée par le sentiment des misères qui la font compatir et crier vers Dieu, ramassant toutes les ressources de sa volonté sanctifiée, ne cherche pas tant à fléchir de haute lutte la volonté divine qu'à en devenir la servante efficace en faisant violence à l'égoïsme et à la médiocrité de ses membres. D'une telle dépense de soi dans l'intercession, on sort à la fois rassasié et épuisé; mais alors la prière liturgique commence à devenir pour nous autre chose que des souhaits platoniques susurrés sous le plastron de quelques *oremus*.

C'est enfin *le combat de la charité*. Jésus nous a prévenus qu'il était vain de s'approcher de l'autel pour rencontrer Dieu si l'on refusait de rétablir avec ses frères le courant de la charité (Mt., 5, 23-24). Or s'il ne coûte pas cher de faire comme si l'amour fraternel existait, il coûte fort cher de le faire exister en fait dans nos communautés et d'aller jusqu'au bout de ses exigences. Nous rêvons tous de n'avoir

d'autre liturgie que celle des groupes ou des milieux au sein desquels nous goûtons la tranquillité d'un accord ou d'une communion préalables. Au fond, nous rêvons tous de n'avoir qu'une liturgie de chapelle; or il n'y a de liturgie plénière que d'Église, et l'on ne peut devenir véritablement frère dans une assemblée où l'on côtoie des chrétiens dont les opinions, les façons de vivre, les intérêts humains ne sont pas les nôtres, voire s'opposent aux nôtres, qu'au prix d'un rude combat. Il y a des assemblées liturgiques où le brassage social est tel qu'il n'y a probablement pas de milieu entre l'hypocrisie du formalisme et l'héroïsme de la charité : pour communier côte à côte avec telle et telle personne, il faut ou bien endurcir son cœur et refuser de savoir ce que l'on fait, ou bien dilater ce cœur pour accepter qu'un même Christ nous apprenne à nous aimer « en acte et avec vérité ». N'ayons aucune honte à dire que ce combat est crucifiant et qu'on n'y triomphe pas tous les jours.

Ces combats de la foi, de la prière, de la charité, ne disons pas qu'ils sont de la plaisanterie, en comparaison des autres formes de notre combat spirituel. Ils sont plus intérieurs peut-être, il est plus facile de les esquiver, mais ils requièrent une présence et une vigueur d'âme non moins grandes. Quelqu'un me disait récemment : le renouveau liturgique a diminué la part d'ascèse que je mettais dans la pratique de ma foi, et c'est dommage. Comme je m'étonnais de cette constatation, il m'expliquait : mais oui, nous n'avons plus besoin d'effort personnel car on nous mâche le travail, les textes deviennent intelligibles, les rites nous sont expliqués, la liturgie devient trop facile et trop agréable; jadis, pour trouver Dieu, il fallait passer à travers un latin jamais traduit, tâcher de ne pas être irrité ou distrait par les bredouillements d'un célébrant maladroit, essayer de rendre grâces dans une atmosphère d'ennui où ne retentissait aucun chant; à la bonne heure! c'est alors qu'il fallait se battre pour s'approcher du Seigneur... A quoi je lui répondis : c'est comme si vous me disiez : « J'avais une femme acariâtre, quel malheur qu'elle soit devenue prévenante et souriante, je perds le mérite de l'ascèse qu'elle m'imposait! » Eh bien vous vous trompez sur le point d'application du véritable combat spirituel : le foyer conjugal

le plus uni et le plus heureux ne peut se maintenir tel qu'au prix d'une plus secrète mais plus exigeante lutte contre toutes les pesanteurs qui encrassent le dialogue et asphyxient l'amour. Ainsi vous découvrirez vite, si vraiment vous cherchez Dieu, que la liturgie la plus transparente et la plus chantante exige de vous ces difficiles combats dont nous venons de parler.

La liturgie au débouché du combat spirituel.

En réalité ces derniers constituent l'âme de tous les combats spirituels que nous pouvons imaginer sous les formes les plus diverses de l'ascèse. Non seulement il y a un combat spirituel au cœur de la liturgie, mais il y a au cœur de tout combat spirituel une inclination secrète vers la liturgie. L'ascèse, en effet, n'a de valeur et d'intérêt, en christianisme, que si elle nous permet d'entrer plus à fond dans le Dessein de Dieu, en faisant de nous des disciples toujours plus semblables à leur Maître le Christ : saint Paul s'est un jour élevé avec force contre toute conception ascétique qui s'écarterait de cette recherche d'incorporation au Christ (Col., 2, 6-23). Quand lui-même invite au combat spirituel, il a soin de nous préciser quelle « armure de Dieu » il nous faut revêtir : « Tenez-vous debout, avec la Vérité pour ceinture, la Justice pour cuirasse, et pour chaussures le zèle à propager l'Évangile de la paix; ayez toujours en main le bouclier de la foi, grâce auquel vous pourrez éteindre tous les traits enflammés du Mauvais; enfin recevez le casque du salut et le glaive de l'Esprit, c'est-à-dire la Parole de Dieu. Vivez dans la prière et les supplications » (Eph., 6, 14-18). Or, de quelque façon que vous cherchiez à mettre en œuvre ces recommandations, vous retrouverez inévitablement les sources vives du courant liturgique, vous élaborerez des attitudes et des activités sacrées qui seront des préformations de la liturgie ou des acheminements vers la liturgie. C'est ainsi que certaines formes antiques de l'ascèse chrétienne se sont trouvées irrésistiblement orientées vers une célébration liturgique : par exemple les longues veilles monastiques se sont, comme d'elles-mêmes, structurées en célébrations de la Parole de Dieu; par exemple encore les

jeûnes solennels des premiers siècles ont enfanté d'eux-mêmes ces réunions ou « stations » liturgiques où ils achevaient de prendre leur expression typiquement chrétienne³.

Cette connexion qui relie le combat spirituel du chrétien à son épanouissement liturgique est si profonde qu'on la redécouvre d'instinct, parfois sans l'avoir explicitement voulue. Je citerai un exemple : lors du dernier carême, un groupe d'étudiants avait décidé de jeûner, un soir, dans l'intention de participer en chrétiens à la campagne contre la faim du Tiers-monde; ils ont fait don du prix de leur repas et, à l'heure de ce repas ils ont trouvé normal de se réunir pour sanctifier leur jeûne; or, comme par la force même des choses, ils n'ont pas vu comment mieux remplir ce temps offert au Seigneur pour leurs frères que par une célébration de la Parole suivie d'une célébration eucharistique.

Il n'est probablement pas exagéré de dire que des moments entiers de notre liturgie terrestre ne sont pas autre chose qu'une mise en forme rituelle, une structuration ecclésiale du combat spirituel des croyants; si l'on perd de vue cette vérité, ces moments liturgiques ne peuvent plus apparaître que désespérément incompréhensibles et désuets⁴. Et qu'au contraire, si l'on voit et si l'on vit en eux le premier temps et le type même de notre combat spirituel, ce combat qu'ensuite nous devons mener pour vivre de l'Évangile dans notre vie quotidienne est déjà plus qu'à moitié engagé.

Maintenant donc, pour ce combat de fidélité au Christ engagé dans la vie quotidienne, qu'apporte la liturgie et comment l'apporte-t-elle ?

3. Cf. R. P. RÉGAMEY, dans *Redécouverte du jeûne*, Cerf, 1959, pp. 38-39.

4. Le récit de la Tentation de Jésus au désert, dans sa situation au premier dimanche de Carême, nous propose le combat victorieux de Jésus contre Satan comme type et modèle de notre propre combat. Or par quelles armes le Christ repousse-t-il le tentateur ? Elles sont suggérées par ses citations-réponses : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu »; « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu »; « C'est le Seigneur ton Dieu que tu adoreras, c'est à lui seul que tu rendras un culte » (Mt, 4, 4, 7, 10). Si l'on remarque que la seconde réponse, dans son contexte deutéronomique, fait allusion à l'épisode de Massa et à la fidélité aux commandements, nous constatons que toutes ces attitudes sont celles auxquelles nous invite le Ps. 94, dont nous avons dit qu'il était comme l'invitatoire-type à toute liturgie du peuple de Dieu. En pro-

II. — COMMENT LA LITURGIE ENGAGE ET FORTIFIE NOTRE COMBAT SPIRITUEL

Le combat spirituel du chrétien doit vérifier quatre conditions caractéristiques :

1. Le combat de chacun est aussi le combat de tous, car nous sommes membres d'un unique Corps;

2. c'est le Christ qui combat lui-même en nous, car sans lui nous ne pouvons rien faire;

3. il s'ensuit que nous ne pouvons mener ce combat qu'avec ses armes à lui, c'est-à-dire avec les ressources d'un cœur évangélique;

4. nous ne saurons le mener à bien que si nous ne perdons pas de vue la victoire et le Royaume vers lesquels le Seigneur nous conduit.

Découvrons comment la liturgie assure la plénitude et la purification de ces quatre aspects de notre combat spirituel.

1. *Le combat de chacun est le combat de tous.*

Il importe à tout croyant de savoir que son combat spirituel est le combat de toute l'Église, et que ce n'est jamais seul, mais avec tous, qu'il peut chercher à accomplir dans toute sa vie la volonté de Dieu. Jésus lui-même, à Gethsémani, pour son suprême combat spirituel que nous appelons son « agonie », a éprouvé le besoin d'avoir auprès de lui quelques-uns des siens qui veillent et qui prient avec lui. Cet exemple du Seigneur est de grand poids. Or l'assemblée liturgique est le moment, pas forcément unique, mais privilégié, où chaque fidèle peut se retremper dans cette présence et cette certitude. C'est pourquoi l'Épître aux

posant la parole divine non plus uniquement comme actualisation de tel événement du mystère du salut, mais comme méditation qui doit sustenter notre vie spirituelle; en nous entraînant à entrer dans la voie de l'humilité et des commandements, que cette parole indique; en nous faisant faire l'acte d'adoration au Dieu unique, la liturgie veut nous permettre de revivre « *in mysterio* » le combat de Jésus au désert. Si nous sommes totalement inconscients de cette perspective, c'est toute une dimension de la station liturgique qui nous échappe.

Hébreux nous dit : « Gardons indéfectible la confession de l'espérance, car celui qui a promis est fidèle, et *faisons attention les uns aux autres pour nous stimuler dans la charité et les œuvres bonnes; ne désertez pas votre propre assemblée*, comme quelques-uns ont coutume de le faire, mais encouragez-vous mutuellement... » (Heb., 10, 23-25). C'est en psalmodiant leurs vigiles en chœur que les religieux s'entraînent les uns les autres à exercer la sainte violence qui s'empare du Royaume. C'est en se retrem pant dans l'assemblée liturgique que les militants laïcs pourront éprouver tangiblement à quel point leurs efforts évangéliques parmi les autres et sur eux-mêmes ont un sens par rapport au combat de toute l'Église. Soit un chrétien qui lutte contre l'attrait envahissant de l'argent, ou contre l'envie de poursuivre ses ambitions humaines par des procédés déloyaux, ou contre la recherche de sa promotion personnelle sans souci des autres; s'il n'a pas conscience d'être épaulé par toute l'Église pour ce combat, et s'il n'a pas non plus conscience que l'Église tout entière a mystérieusement besoin de son obscure et difficile victoire, ne risque-t-il pas un jour ou l'autre d'abandonner la lutte? Au surplus, c'est saint Pierre qui l'affirme, on résiste au démon avec une fermeté d'autant plus grande que l'on sait que « c'est le même genre de souffrances que la communauté des frères, répandue dans le monde, supporte » (1 P., 5, 9).

La liturgie, d'ailleurs, ne nous apporte pas seulement le réconfort des frères qui nous entourent, ni même de ceux qui, à cette heure, luttent comme nous et avec nous dans le Christ : elle nous met en communion avec tous ceux qui ont lutté avant nous, avec cette « si grande nuée de témoins » dont parle encore l'Épître aux Hébreux (12, 1). Voilà pourquoi la mémoire des apôtres et des martyrs a pris place très tôt dans le culte liturgique, voilà pourquoi des lectures comme celle des Actes des Apôtres ou de l'Apocalypse ont joué de façon spéciale ce rôle de réconfort spirituel. Citons la messe de la Sexagésime, qui est dominée par l'évocation du combat spirituel de saint Paul, dans l'intention manifeste de nous stimuler pour notre propre combat.

Cette stimulation par la présence des frères ne se ramène pas à l'effet humain d'un rassemblement où l'on se sent

les coudes et où l'on peut réchauffer ses énergies. C'est le mystère de l'Église qui est à l'œuvre, et l'on peut en trouver le fruit là même où le rassemblement visible est plus discret, par exemple dans le sacrement de pénitence. Là, autant qu'à d'autres moments liturgiques, le fidèle doit découvrir qu'il combat avec tous : s'il est tombé, c'est peut-être d'autres avec lui qui sont tombés; s'il se reprend, c'est peut-être parce que d'autres aussi déjà se sont relevés. Le sacrement du pardon fait de lui à nouveau un pionnier du Royaume en le replaçant dans le courant actif de la communion des saints.

Dans toute action liturgique nous pouvons prier avec confiance la collecte du vendredi de Pentecôte : « Puisque votre Église se trouve rassemblée dans l'unité de l'Esprit Saint, accordez-lui, Dieu très bon, de n'être plus jamais bouleversée par les attaques de ses adversaires » (trad. missel Feder).

2. *C'est le Christ qui combat en nous.*

Il importe encore à tout croyant de savoir que c'est le Christ qui lutte et qui témoigne en lui. Depuis qu'au baptême, en effet, nous avons revêtu le Christ, nous pouvons dire avec saint Paul : « Je suis crucifié avec le Christ, et si je vis, ce n'est plus moi, mais le Christ qui vit en moi » (Ga., 2, 19-20). Voilà ce qui est accompli au niveau profond de notre être surnaturel; mais ce n'est pas forcément dès le premier instant que nous en avons une conviction permanente et familière. On peut même dire que le détournement le plus grave qui puisse pervertir un combat spirituel, aussi bien d'ailleurs qu'une action, même menés au nom du Christ, c'est de nous exalter ou de nous cultiver nous-mêmes dans ce combat ou cette action, c'est d'en devenir propriétaires, c'est d'y poursuivre des intérêts qui sont les nôtres plus que ceux de Jésus-Christ. Constamment il faut nous rappeler que nous ne vivons pas pour nous-mêmes, mais « pour celui qui est mort et ressuscité pour nous » (2 Cor. 5, 15). Or c'est précisément de cela que nous imprègne la liturgie.

D'abord parce que l'assemblée même, qui la célèbre, est toujours réunie « au nom de Jésus » (cf. Mt., 18, 20), tou-

jours réunie autour de Celui qui est mort et ressuscité pour nous. Il est à peine besoin de faire remarquer à quel point tous les rites et tous les symboles nous le rappellent, si nous savons les lire : depuis la présence sacerdotale du célébrant jusqu'au livre des Évangiles et à l'autel.

Ensuite parce que la liturgie orchestre une incessante « mémoire » de ce Jésus qui est mort et ressuscité pour nous. Elle ne parle que de lui, qu'avec lui et par lui. Quand on a compris, en particulier, que là est la clé de l'usage et de l'interprétation des psaumes dans la liturgie, on sait alors que nulle part ailleurs nous ne pouvons trouver une meilleure façon de « marcher » dans le Seigneur Jésus, « enracinés et édifiés en lui », comme le demande saint Paul aux Colossiens (2, 6-7). Saint Augustin nous dit : « Le Christ total est Tête et Corps, c'est pourquoi dans tous les psaumes, tâchons d'entendre les paroles de la Tête de façon à y entendre aussi les paroles du Corps⁵. » Il faut un réel effort, au commencement, pour ne pas s'arrêter à mi-chemin, pour ne pas chercher dans les psaumes uniquement ce qui semble exprimer notre état d'âme très individualisé, mais pour vouloir avant tout y trouver, y lire et y chanter le Christ : le Christ dans ses combats, le Christ dans sa Passion, le Christ dans sa gloire; et en lui, alors, Tête dont nous sommes les membres, nous nous exprimons aussi nous-mêmes pleinement. Celui qui a fait cet effort n'est pas près d'oublier que sans ce Christ il ne peut rien faire, et qu'au contraire il peut tout en Celui qui le fortifie. Aucune méditation individuelle, si vigoureuse soit-elle, ne remplacera cette plongée dans le mystère du Christ que la liturgie nous propose tout au long de son déroulement annuel.

Par-dessus tout, enfin, c'est là que le Christ nous incorpore et nous conforme à lui par les grâces propres aux divers sacrements. N'oublions tout de même pas que si nous avons été « oints d'Esprit Saint et de force » pour tenir bon dans le Christ et témoigner de lui dans le monde, c'est en particulier, outre notre baptême, à la grâce de la Confirmation que nous le devons. N'oublions pas que si nous pouvons reprendre la lutte spirituelle après les défaillances de nos lâchetés et de nos péchés, c'est parce que le

5. *Enarrationes in Psalmos*, 56, 1.

sacrement de Pénitence nous lave dans le sang du Christ et nous rend le courage de « résister jusqu'au sang dans la lutte contre le péché » (Heb., 12, 4). Que les époux chrétiens n'oublient pas non plus que la grâce sacramentelle de leur mariage leur apporte l'énergie spirituelle d'accomplir leur vocation chrétienne envers et contre tout obstacle qui voudrait les séparer l'un de l'autre ou les séparer de Dieu. Les évêques, prêtres, diacres, à leur tour, savent bien que le don qui été déposé en eux par l'imposition des mains de l'évêque à leur ordination, c'est « un Esprit de force, d'amour et de maîtrise de soi » pour témoigner du Seigneur, comme saint Paul le rappelle à Timothée (2 Ti., 1, 6-8). Tous encore devons savoir que l'Eucharistie ravive ces grâces diverses et les monnaye quotidiennement dans ce Pain des forts dont la Postcommunion de la Quinquagésime demande que, l'ayant reçu, nous trouvions en lui de quoi lutter contre les attaques du mal.

Bref, il n'y a pas un sacrement qui ne soit sacrement du combat chrétien; non parce qu'il serait la distribution d'une certaine quantité d'énergie divine impersonnelle, mais parce qu'il ouvre notre vie au Christ afin que celui-ci vienne y poursuivre son combat, sa victoire, son salut. De cette identification découle maintenant une nouvelle exigence.

3. *Le cœur évangélique ou les armes de notre combat.*

Celui qui combat pour l'Évangile doit combattre avec les armes de l'Évangile. Cela est vrai du combat apostolique, vrai aussi du combat spirituel à l'égard de nous-mêmes. Il y a des formes d'ascèse, apparemment très nobles, qui ne sont pas chrétiennes d'emblée : ce fut le cas d'un certain stoïcisme gréco-romain, ce pourrait être le cas aujourd'hui d'un certain yoga venu de l'Inde⁶. C'est précisément après avoir invité les Philippiens à tenir bon dans leur combat spirituel (Ph., 1, 27-30) que saint Paul développe : « Aussi je vous en conjure... ayez le même amour, une seule âme, un seul sentiment; n'accordez rien à l'esprit de parti, rien à la vaine gloire, mais que chacun par

6. Sur les précautions nécessaires à prendre dans ce dernier cas, voir J.-M. DÉCHANET, *La voie du silence*, D.D.B., 1959.

l'humilité estime les autres supérieurs à soi; ne recherchez pas chacun vos propres intérêts, mais plutôt que chacun songe à ceux des autres. Ayez entre vous les mêmes sentiments qui furent dans le Christ Jésus » (Ph., 2, 1-5). Il s'agit pour le chrétien de combattre avec les mœurs mêmes du Christ, c'est-à-dire en acquérant ce cœur évangélique qui était dans le Christ Jésus et dont lui-même disait : « Mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur » (Mt., 11, 29). Ce cœur évangélique, nous le trouvons encore parfaitement décrit par les Béatitudes : c'est un cœur habité par la pauvreté intérieure, la douceur, l'acquiescement aux afflictions, la faim et la soif de justice, la miséricorde, la droiture, la paix rayonnante, la fidélité dans les épreuves et dans les persécutions. Or la tentation est grande d'oublier que tels sont les objectifs de notre combat spirituel; qu'il n'avance à rien d'ajouter des pratiques à des pratiques ou des renoncements à des renoncements, si notre cœur reste durci par ses dépits et ses égoïsmes, gâté d'aigreurs et de ressentiments, bourrelé d'inquiétudes et d'agitations trop humaines. Il ne s'agit pas seulement de dominer ses instincts et d'acquérir une forte personnalité au service d'un haut idéal; il s'agit bien de « crucifier la chair avec ses passions et ses convoitises »; mais, vient de dire saint Paul, c'est afin de se laisser envahir par l'Esprit du Christ dont le fruit est « charité, joie, paix, longanimité, serviabilité, bonté, confiance dans les autres, douceur, maîtrise de soi » (Ga., 5, 22-24).

Comme il est difficile de liquéfier son cœur dans la « tendresse compatissante » sans l'amollir dans la sentimentalité, de le purifier dans la douceur et l'humilité sans le dépouiller pourtant de sa fermeté et de sa hardiesse, de l'inonder de la paix de Dieu sans le noyer dans l'indifférence aux misères des hommes! C'est une transformation intérieure que l'on peut dire impossible à l'homme si Dieu ne l'opère en lui. Pour l'obtenir, la tradition spirituelle nous propose plusieurs voies, telles la méditation incessante de l'Évangile, une persévérante vie d'oraison, de loyales révisions de vie. La liturgie n'est donc pas, là encore, unique, mais elle demeure la pédagogue incomparable; pas seulement parce qu'elle est un moyen plus riche qu'un autre et qui vivifie les autres, mais du fait même du mystère qui s'accomplit

en elle. Je m'explique : la liturgie n'est pas autre chose que la voix de l'Église Épouse du Christ; or cette voix n'exprime pas les idées ni les sentiments conventionnels d'une collectivité abstraite! On est parfois mal compris quand on parle de la piété *objective* de la liturgie : la piété liturgique est objective en ce sens qu'elle nous fait rejoindre Dieu par la réalité objective des mystères du Christ, mais cette objectivité ne l'empêche nullement, au contraire, de jouir d'une plénitude d'intériorité. Le culte de l'Église, parce que c'est le culte qu'anime l'Esprit de Dieu, révèle des abîmes d'intériorité! La liturgie exprime le cœur, le cœur profond et évangélique de l'Église en dialogue avec le Dieu vivant. Ils se trompent, ceux qui s'imaginent que la plus parfaite liturgie serait celle qui refoulerait toute affectivité en la glaçant sous la froideur calculée d'une cérémonie empesée. Quel sens aurait autrement une prière comme cette collecte du cinquième dimanche après la Pentecôte : « Seigneur Dieu, vous avez préparé pour ceux qui vous aiment des trésors invisibles : mettez en nos cœurs la ferveur de votre amour (*infunde cordibus nostris tui amoris affectum*), afin qu'en vous aimant en tout et par-dessus tout, nous puissions obtenir ces biens que vous nous avez promis et qui dépassent tout ce que nous pouvons désirer » (trad. missel Feder)? Et encore cette collecte du samedi de la Passion : « Nous vous demandons, Seigneur, de faire progresser dans la ferveur d'un fidèle attachement le peuple qui vous est consacré, pour qu'à l'école de la sainte liturgie il reçoive des grâces d'autant plus abondantes qu'il sera devenu plus agréable à votre souveraine Majesté⁷. » Les hommes du moyen âge, quand ils se trouvaient à cette école de la liturgie, pleuraient parfois en psalmodiant les louanges divines; ils parlaient volontiers de la componction que les psaumes éveillaient en eux : n'imitons pas nécessairement les manifestations de leur sensibilité propre, mais retrouvons la santé de leur conception liturgique. Rien n'était en tout cas plus loin de leur esprit que l'assimilation, que nous faisons souvent, de la notion de culte public, qui caractérise la liturgie chrétienne, à la notion banale de

7. Trad. missel Feder. « *Proficiat, quaesumus, Domine, plebs tibi dicata piae devotionis affectu : ut sacris actionibus erudita, quanto majestati tuae fit gratior, tanto donis potioribus augeatur.* »

cérémonie officielle, avec ce que cette dernière évoque la plupart du temps de présence distraite et de communion superficielle. Quiconque, au contraire, a perçu la dimension d'intériorité que recèle et qu'exprime tout acte liturgique, se voit peu à peu façonné selon ce cœur ecclésial, et ainsi selon le cœur du Christ. La liturgie devient le milieu actif qui infuse en lui les valeurs évangéliques, qui transforme son cœur de pierre en cœur de chair, qui allume en lui la ferveur de l'esprit divin et lui permet alors de faire preuve de solidité dans la foi et d'efficacité dans l'action⁸. C'est une action globale, pénétrante et enveloppante à la fois, patiente et progressive.

Nous n'avons pas le loisir de détailler ici ces affirmations, mais il suffira d'un exemple entre d'autres. L'un des mouvements essentiels de l'âme de l'Église dans la liturgie, sinon son mouvement essentiel, est l'action de grâces. Dans sa foi, l'Église voit et reçoit le Dessein de Dieu comme un don inestimable qui est fait à l'humanité, et comme la manifestation admirable du mystère d'amour que Dieu est. Depuis l'appel d'Abraham, et même depuis la Création, jusqu'à la Pâque de Jésus et au don de l'Esprit à la Pentecôte, elle découvre que tout est grâce; il s'ensuit que sa liturgie, qui célèbre cette grâce multiforme n'est elle-même qu'une multiforme eucharistie, qu'une multiforme action de grâces. Le fidèle qui se laisse enseigner par la liturgie, qui intériorise en lui cette intériorité objective de l'eucharistie ecclésiale, verra peu à peu s'ébaucher en son cœur l'attitude d'action de grâces, il fera l'expérience de ce tres-saillement de joie qui fait refluer vers Dieu l'âme enfin émerveillée de l'immensité de son mystère et de ses dons. Ce fidèle-là ne sera pas loin de se trouver, dans son âme profonde, en « état de chant », en situation de « Magnificat », et il éprouvera tôt ou tard le besoin de chanter lui aussi sa reconnaissance au Seigneur. Or je dis ceci : un cœur qui a connu l'action de grâces est un cœur qui a bien des chances, ensuite, dans son combat spirituel, de trouver d'instinct les attitudes évangéliques et de discerner les voies

8. Cf. Oraison sur le peuple du jeudi de la deuxième semaine de Carême : « *Deus innocentiae restitutor et amator, dirige ad te tuorum corda servorum : ut spiritus tui fervore concepto, et in fide inveniantur stabiles et in opere efficaces.* »

concrètes de l'authentique liberté chrétienne. L'expérience de l'action de grâces aura pacifié son affectivité profonde, car il se saura vraiment aimé de Dieu en Jésus-Christ; elle l'aura aussi plongé dans une humilité fraternelle expurgée de tout ressentiment, car il saura que, tout petit qu'il soit comme créature pécheresse, Dieu l'a regardé et élevé jusqu'à la participation de sa propre vie, lui avec tous ses frères; cette expérience lui aura encore appris à ne pas mépriser son corps et les réalités terrestres, car il saura que toutes choses peuvent entrer dans l'action de grâces et sont sanctifiées par elle. C'est alors que « la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence, prendra sous sa garde » son cœur et ses pensées dans le Christ Jésus (Ph., 4, 7) et le rendra plus capable de pratiquer le Sermon sur la Montagne : l'amour des ennemis, le pardon des injures, l'abandon à la Providence; bref, le revêtira « des armes de lumière » (Rm., 13, 12) pour tenir bon dans les commandements du Seigneur.

4. *Du combat spirituel à la fête du Royaume.*

En tout combat, il est essentiel de savoir vers quoi l'on combat et en vue de quelle victoire. Car on ne fait pas de l'ascèse pour de l'ascèse, on ne se mortifie pas pour se mortifier, on ne se renonce pas pour se détruire. Quand Jésus nous parle de la porte étroite et du chemin resserré (Mt., 7, 14), c'est pour nous révéler que cette porte et ce chemin débouchent dans la Vie, la vraie Vie, celle qui ne peut plus être ôtée parce qu'elle est la vie éternelle de Dieu nous absorbant en elle. Il nous est donc essentiel de savoir, et plus que de savoir mais déjà d'entrevoir et de commencer à réaliser, qu'au soir de notre combat nous entrerons dans cette Vie-là⁹. Eh bien, cette entrevision de la victoire, ce rapport intrinsèque qui relie nos luttes et la gloire, les luttes de toute l'Église et la Jérusalem céleste, nous le vivons ici-bas sous la forme du rapport plus humble, plus ténu, mais substantiel, qui relie nos combats quotidiens et

9. Cf. l'attente de saint Paul : « J'ai combattu jusqu'au bout le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi. Et maintenant, voici qu'est préparée pour moi la couronne de justice, qu'en retour le Seigneur me donnera en ce Jour-là... » (1 Ti., 4, 7-8).

les heures de la liturgie. C'est pourquoi, par exemple, nous demandons, au vendredi de la deuxième semaine de carême, « qu'en observant le jeûne du carême afin de nous purifier, nous puissions arriver le cœur pur aux fêtes pascales qui approchent » (trad. missel Feder); et cette prière se prolonge et s'achève dans celle du samedi de Pâques où, « achevant de célébrer avec ferveur les fêtes pascales », nous demandons « de parvenir grâce à elles jusqu'aux joies de l'éternité ».

Dans la fête liturgique, le chrétien vient palper comme une anticipation furtive mais réelle du Royaume que lui ouvre sa fidélité au Christ. A l'heure de la Cène du Jeudi-Saint, Jésus promettait à ses apôtres : « vous êtes, vous, ceux qui sont demeurés constamment avec moi dans mes épreuves; et moi je dispose pour vous du Royaume, comme mon Père en a disposé pour moi; vous mangerez et boirez à ma table dans mon Royaume » (Lc, 22, 28-30). Pour tous ceux qui, à l'imitation des apôtres, vivent leur fidélité au Christ, quelque prix qu'elle leur coûte, chaque messe devient un gage de l'accomplissement de cette promesse. Le caractère festif et la joie qui émanent de toute liturgie bien vécue, bien loin de les détourner du combat, leur en renouvellent le sens et leur permet d'y redoubler d'ardeur. Inversement, ceux-là seuls qui ont authentiquement combattu le bon combat sont dignes de cette fête et de cette joie; ceux-là seuls qui offrent leur vie jour après jour pour que le salut parvienne aux extrémités de la terre, sachant combien encore il en est loin, peuvent chanter vraiment « Terre entière, chante ta joie au Seigneur ». Si nos fêtes liturgiques n'éveillent dans l'âme de certains fidèles qu'un ennui résigné ou qu'un esthétisme douteux, c'est peut-être qu'ils y arrivent comme des désœuvrés, comme des touristes débarquant d'un téléphérique les mains dans les poches, n'apportant dans leur chair ou dans leur cœur les stigmates d'aucun combat que leur aurait coûté la fidélité à l'Évangile. La liturgie solennelle où a coutume de s'accomplir tout grand pèlerinage, ne révèle le Royaume de Dieu qu'aux pèlerins qui y débouchent au terme d'une route peineuse, charnelle ou spirituelle, ou les deux si possible. Il n'y a pas si longtemps non plus que nous nous sommes aperçus qu'une Nuit pascale ne peut devenir cette « illumi-

nation dans nos délices », cette Fête des fêtes dans l'année liturgique, cette source des sources de la vie spirituelle, comme pourtant elle doit l'être, que si elle est l'aboutissement d'un véritable carême, le débouché dans la résurrection du Seigneur d'une communauté dont chaque membre a d'abord cherché volontairement, dans sa vie réelle, à participer aux épreuves du Sauveur. Alors on peut parler d'entraînement du carême; alors on peut s'asseoir, quelque peu ivre de ses humbles fatigues, et se mettre à écouter, dans la nuit, après la louange du Cierge, le récit de la création du monde et de l'Exode : tout cela prend son sens, irradie sa splendeur cachée; c'est déjà Dieu qui se saisit de nous comme il s'en saisira au dernier jour; alors l'Alléluia, dans la bouche, prend la densité d'une parole consistante et merveilleuse, et le pain de cette Eucharistie-là donne son goût d'immortalité aux communions de toute l'année qui vient.

Quand Dieu nous a coûté cher, si j'ose dire, quand il nous a coûté cher en recherche, en fidélité, en patience, en amour difficile, alors on trouve qu'il fait bon se tenir devant lui dans la liturgie de l'Église, balbutier le *Sanctus* avec tous les bienheureux, recevoir les arrhes de sa présence définitive. Autrement, les rites ne sont plus qu'un jeu facile ou qu'une corvée fastidieuse. Il n'y a de joie que pascale, c'est-à-dire au prix de la Croix; il n'y a de liturgie que pascale, c'est-à-dire au prix de nos croix quotidiennes.

CONCLUSION

Au terme de notre recherche, la conclusion se dégage d'elle-même. Certains ne voyaient guère de rapport entre une liturgie où tout, à leurs yeux, est passivité grégaire, rite, facilité, et le combat spirituel qui est lutte personnelle, dans la vie et dans le difficile. La plupart voyaient trop simplement ce rapport comme celui d'une source d'énergie — la liturgie — à la dépense de cette énergie — le combat spirituel —. Maintenant nous comprenons mieux qu'en un sens, tout est combat spirituel dans notre vie chrétienne d'ici-bas, y compris la liturgie, puisque c'est à tout moment, y compris dans le culte, que nous devons nous faire une

certaine violence évangélique pour ne pas gaspiller la grâce de Dieu ni perdre le bénéfice de la libération acquise par le Christ. Mais il est encore plus vrai de dire que tout, dans notre vie chrétienne, tend à devenir liturgie, y compris le combat spirituel. Ce dernier, en effet, n'a d'autre raison d'être que de faire de nous « une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu » (Rm., 12, 1); autrement dit, il n'est que l'une des formes du culte spirituel que nous rendons à Dieu en cherchant activement et amoureusement à nous conformer à sa volonté. Les fêtes et les heures de la liturgie proprement dite nous font réaliser sacramentellement, dans un mystère rituel, ce culte spirituel qu'ensuite nous avons aussi à accomplir dans les travaux et les heures de la vie quotidienne. La liturgie ne se substitue pas à la vie, comme si elle pouvait dispenser de vivre et de se battre; elle ne s'y juxtapose pas non plus comme s'il y avait un temps pour la vie et le combat, et un autre pour la liturgie et le désœuvrement sacré; elle accompagne la vie chrétienne comme le fleuve accompagne la vallée : elle en manifeste le sens, elle lui prête de quoi se comprendre elle-même, de quoi s'exprimer et de quoi s'accomplir. Comme Jésus a, tout au long de sa vie, « accompli » les Écritures, sans que cette obéissance ait le moins du monde entravé la libre action de sa personnalité, ainsi faut-il que nous « accomplissions » la liturgie, et que nous l'accomplissions en particulier par notre combat spirituel. Chaque fois que nous tenons bon dans la prière, dans l'amour fraternel, dans la fidélité aux commandements, dans l'offrande de nos épreuves, c'est un morceau de la liturgie du peuple de Dieu auquel nous donnons un corps dans nos propres vies, auquel nous offrons notre propre corps pour qu'il s'y réalise : alors, ô merveille du réalisme chrétien, à la fois notre vie personnelle dans le Christ et la liturgie que nous célébrons dans l'Église deviennent, *l'une par l'autre*, vraies, pleines de leur sens, témoignages authentiques de l'Évangile, contributions efficaces à la rédemption du monde, à la gloire du Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

A.-M. BESNARD, o. p.